

LES ÉLANS DU CŒUR

Trois contes fantastiques



Natalys Raut-Sieuzac

Natalys Raut-Sieuzac

Les Élans du cœur

Trois contes fantastiques

© Natalys Raut-Sieuzac, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4072-4

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LA FILLE QUI SAIGNAIT DU NEZ

En observant les quelques gouttes de sang qui défiguraient sa page, Rose se mit à sourire. Elle ne pouvait s'en empêcher. Elle se disait que l'encre et le sang n'étaient pas si éloignés finalement. Avec l'encre on écrivait la vie, tandis que grâce au sang on la vivait. Elle connaissait le prix de la vie. Elle connaissait le prix du sang. Elle connaissait surtout le prix du renoncement... le plus élevé de tous !

CHAPITRE I

Elle avait le nom d'une fleur, le visage d'un ange et le cœur immense.

Elle s'appelait Rose, avait les mains douces et sentait le jasmin.

- Et non, Rose ne sentait pas la rose ! -

Son sourire était tendre, sa sensibilité sans limite.

C'est sûrement à cause de ça que tout est devenu liquide.

C'est sûrement à cause de ça qu'elle a fini par se faner doucement, inconsolable d'avoir perdu ce que l'on ne possède jamais vraiment.

Mais, laissez-moi vous raconter l'histoire émouvante et incroyable de Rose, la fille qui saignait du nez.

D'après ses parents, Rose était une enfant « plutôt » sage. Elle avait bon fond, un caractère facile et une joie de vivre communicative. Cela la rendait espiègle parfois. Elle faisait quelques bêtises, mais jamais bien graves. Sa douceur naturelle faisait d'elle une créature aimable pour tous ceux qui la croisaient. On louait ses qualités et on recherchait sa compagnie comme les abeilles recherchent le pot de miel. Elle avait quelque chose de reposant. Près d'elle on se sentait au calme, à l'abri du vent et des grandes marées déchaînées. Alors qu'en vérité, à l'intérieur, c'était tout le contraire. Dans sa tête à elle, on se serait cru à Time Square un soir de réveillon, c'était une nouba permanente là-dedans ! Mais ne mettons pas « l'amour avant le cœur », j'y reviendrai un tout petit peu plus tard.

Sans être un génie, elle réussissait à l'école, ramenant toujours des notes joyeuses à la maison. Son père était fier. Sa mère se disait que sa fille avait hérité de l'intelligence de son père et de sa douceur à elle. « *Voilà un bon mélange !* », répétait-elle chaque soir après le rituel du coucher, « *Voilà un bon mélange !* ». Evidemment, elle ne voyait pas que sa fille avait une particularité « plutôt » handicapante. Eh oui, allez savoir pourquoi, mais certains parents sont très doués pour ça ! Ils arrivent à ne pas voir ce qu'il y a de plus évident, de plus gros devant leur nez. À se demander s'ils arriveraient à ne pas voir un élan au milieu de leur salon chantant du blues comme une casserole mal lavée. Il paraît, qu'en fait, ils voient les choses. Ils font juste semblant de ne pas les voir et n'en parlent presque jamais. C'est tellement tiré par les cheveux comme explication que c'est sûrement vrai ! Les gens adorent se compliquer la vie. Vous n'avez jamais remarqué ? Mais, entre nous, je ne suis pas sûr qu'en ne parlant pas de l'élan qui

louche du milieu du salon, celui-ci va disparaître. J'essaierai la prochaine fois !

Bref, la mère de Rose faisait semblant de ne pas voir la particularité de sa fille. Mais cette particularité, en fait, était une qualité, mais si grande qu'elle en était devenue un défaut, voire même un fardeau parfois plus lourd à porter qu'une tonne de plumes. En effet, la seule ombre à ce tableau idyllique d'une famille parfaite au pays des arcs-en-ciel et des élans qui pètent était que Rose était une enfant très sensible...

Très très sensible...

Très très très sensible...

...

Beaucoup trop sensible !!!

Ses émotions étaient décuplées comme sorties tout droit d'une table de multiplication devenue folle ou d'un accélérateur de particules qui a forcé sur la vodka. Le monde la touchait pour le meilleur et pour le pire. Rien ne la laissait de marbre, pas même une affreuse sculpture antique. S'il existait une super héroïne de l'émotivité, ce serait Rose sans le moindre doute.

Mais que faire avec un tel super pouvoir pourri qui ne sert à rien ?

Rose était aussi douée d'une empathie extraordinaire avec toute forme de vie. De l'amibe à la baleine bleue, du ouistiti au voisin encombrant, aucun être au monde ne lui échappait. Elle les ressentait d'une manière ou d'une autre. Elle savait au fond d'elle-même, dans sa fibre, dans ses veines quel pouvait être le drame d'un organisme unicellulaire qui ne se multipliait pas. Les battements d'ailes désespérés de l'oisillon tombé du nid résonnaient avec ses propres battements de cœur dans un déchirement de violoncelle. Le bonheur d'une mère qui tient pour la première fois son enfant dans ses bras, Rose sut ce que c'était bien avant d'avoir l'âge d'être une maman. Elle était en phase avec le monde comme la Terre est en phase avec le soleil, comme la nuit répond au jour, comme toujours ne répond pas avec amour... même s'ils riment.

Rose était un radar à émotions. Malheureusement, elle ne parvenait pas à filtrer celles qui lui parvenaient, sans compter celles qu'elle ressentait elle-même. Tout lui arrivait dans tous les sens. C'était l'anarchie. On aurait dit un premier jour de soldes aux «Galleries Farfouillette » ! Elle se sentait souvent submergée par la force assaillante de ses sentiments, ignorant comment gérer ce trop-plein et comment s'en protéger. Elle pleurait souvent. Il lui arrivait parfois de s'enfermer dans sa chambre et ne plus en sortir.

La colère, la joie, la tristesse, l'exaltation, la mélancolie se succédaient inlassablement et l'épuisaient, voire la transperçaient comme des épées cruelles

couvertes de poison. Entre ses peines, ses joies d'enfant, les meurtrissures, les miracles du monde, Rose avait fort à faire. À ce rythme-là, son père était convaincu qu'elle allait finir par s'assécher à force de pleurer, que toutes ses larmes et tous ses tourments allaient l'endurcir et la rendre de moins en moins sensible.

Il n'en fut rien.

Rose continua de grandir le cœur à vif.

Elle était sans k-way en pleine tempête sur un ponton venteux de Bretagne.

Elle était un chevalier blanc sans armure ni épée, prêt à affronter la plus barbare des armées.

Elle était un hérisson frêle bravant un 38 tonnes sur une route glissante.

Pourtant, quand elle fut en âge de comprendre en quoi elle était différente des autres enfants, elle ne s'en plaignit pas. Car, si les douleurs étaient grandes, les joies restaient tout aussi fortes. Rose n'arrivait peut-être pas à se protéger du mal, mais elle n'arrivait pas non plus à se protéger du bien ! Il lui arrivait comme un diamant pur, un joyau d'un tel éclat qu'il vous réchauffe jusqu'au bout des orteils. Le bonheur, elle savait ce que c'était et y était accro. Il l'irradiait souvent. Sa forme, son odeur, sa douceur, son goût et sa chaleur, tout ça elle le connaissait par cœur. À treize ans, elle avait sûrement connu le bonheur avec plus d'intensité que n'importe qui sur cette Terre. Alors, elle se disait que le jeu en valait la chandelle - même si elle savait que la vie et son lot de bonheurs et de malheurs n'avait rien à voir avec un jeu ! -. Oh oui, à treize printemps, Rose était sage pour son âge, mûre comme une mûre ! Son père n'arrêtait pas, d'ailleurs, de lui dire en plaisantant qu'il ne comprenait pas comment elle pouvait rester encore accrochée à sa branche...

Sa mère, elle, voyait comme toujours le verre à moitié plein. Elle ne voyait que la capacité de sa fille à ressentir le bonheur, et se réjouissait à l'idée que le plus grand d'entre eux était encore devant elle : l'amour ! Elle n'arrêtait pas de dire à Rose : « *Tu vas voir ma chérie, tu vas toucher l'infini.* ». Toute sa vie, d'une manière ou d'une autre, Rose repensa à cette phrase de sa mère.

Mais avant l'infini il y eut un très grand malheur. La mère de Rose est morte un matin de septembre trop chaud pour être honnête. Quelque chose s'est rompu dans son cerveau pendant qu'elle faisait une tarte aux amandes, le dessert préféré de sa fille. Elle est tombée sur le carrelage froid de la cuisine dans un immense nuage de farine. C'est Rose qui, en rentrant de l'école, découvrit sa Maman gisant sur le sol, le corps à jamais endormi sur des délices d'amandes. Rose tomba à genoux et prit le visage de sa mère dans ses bras. Et, c'est là que pour la

première fois, mêlé à un océan de larmes, elle se mit à saigner du nez. Les gouttes de sang tombèrent et coulèrent doucement sur les joues de sa mère. C'était des larmes rouges, symboles d'une tristesse « infinie » et d'une enfance qui s'envole.

CHAPITRE II

À l'enterrement, serrant la main de son père de toutes ses forces jusqu'à ce que ses jointures soient blanches, Rose pleura beaucoup et saigna du nez. Elle n'était plus qu'un immense sanglot taché de sang. Les quarante jours suivants, elle pleura encore et continua de saigner du nez. Il en fut de même pour les quarante nuits qui vinrent avec. Le temps passa sans qu'elle s'en rende vraiment compte. Les jours et les nuits se succédèrent, transparents. Puis, un après-midi où elle avait trop pleuré, elle regarda l'automne par la fenêtre de sa chambre. Le vent s'amusait à faire tomber les dernières feuilles dans un étrange ballet, comme chorégraphié par une sorcière qui aurait abusé d'un élixir douteux. Elle trouva cela beau. Elle trouva cela charmant. Ce spectacle la touchait vraiment. Elle sentait son cœur vivant. Voilà des semaines qu'elle n'avait pas regardé le monde qui l'entourait. Voilà des semaines qu'elle était restée enfermée dans son sarcophage de tristesse telle une momie sans bandelette. Et ce jour-là, sans crier gare, elle a ouvert les yeux quelques instants. Elle a vu le spectacle de l'automne, ses couleurs chaudes comme la braise, et fut touchée. C'est alors qu'elle se mit à saigner du nez. Elle était émue non pas aux larmes, mais au sang. Pour la première fois, son saignement de nez ne fut pas lié à sa tristesse.

Il fallut du temps, mais Rose reprit goût à la vie. Elle et son père relevèrent la tête petit à petit, en se serrant les coudes et en se prenant très souvent dans les bras. Ils se rassuraient et se consolait l'un l'autre. Ils réussirent peu à peu à apprivoiser le quotidien devenu un animal sauvage le temps du deuil. Chaque jour était un petit peu plus léger, plus facile, plus abordable que le précédent. Chaque nuit était moins froide, moins noire, moins longue que la précédente. Mais si Rose ne pleurait quasiment plus, si Rose se remettait à sourire, si Rose recommençait à jouer avec ses amis, si Rose faisait des « blagounettes » à son père, elle continuait aussi à saigner du nez.

Malgré son drame, curieusement, la douceur de Rose était toujours là. On aurait même dit qu'elle s'était intensifiée, qu'elle avait épaissi. Un léger voile était apparu dans son regard, diffus et mystérieux, comme le reflet d'un autre monde calme et paisible. Son regard intriguait. Son pouvoir d'attraction calmante grandissait. Elle avait beaucoup d'amis. Malgré toutes ses larmes versées, qui auraient pu remplir au moins douze piscines olympiques, elle ne s'était pas asséchée le moins du monde. Sa sensibilité demeurait intacte, prête à

être sollicitée à la moindre occasion. L'amibe, la baleine, le ouistiti et le voisin encombrant pouvaient être rassurés, Rose n'avait pas changé et pouvait toujours les comprendre à sa manière si particulière. Non, la seule chose qui avait vraiment changé dans la vie de Rose depuis qu'elle avait perdu sa mère était qu'elle saignait du nez. Dès qu'elle avait une émotion trop forte, qu'elle soit bonne ou mauvaise, elle se mettait à saigner du nez. En conséquence, Rose alla plusieurs fois à l'hôpital avec son père et dut aller voir ce que l'on appelle un O.R.L. C'est, entre autres, un spécialiste du nez, qui intervint plusieurs fois sur l'appendice nasal de Rose pour lui obturer quelques vaisseaux sanguins. On appelle ça « cautériser ».

Cela fait un mal de « gnou », mais au moins c'est efficace...

Enfin, normalement !

Car chez Rose cela ne fonctionna jamais.

Elle continuait de saigner du nez.

Qu'à cela ne tienne, Rose prit très vite des habitudes pour faire face à ce problème. Elle ne sortait jamais de chez elle sans avoir une bonne réserve de mouchoirs en papier ou en tissu. Quand le saignement commençait, elle se pinçait la narine fautive avec un mouchoir et comptait jusqu'à 253 sans relâcher la pression. Elle se mettait la tête en arrière et s'asseyait. Quand elle le pouvait, elle s'allongeait pour diminuer les battements de son cœur et ainsi favoriser l'arrêt du saignement. On la retrouvait souvent immobile et étendue au milieu d'un champ en train de compter, un mouchoir sur le nez : « 112... 113... 114... ». Elle se forçait à penser à des endroits calmes où le temps coule doucement, où la vie est belle et où les élans chantent le blues. Le sang finissait par s'arrêter de couler à force de patience et d'une certaine forme de sérénité.

Rose saigna du nez le jour de son quatorzième anniversaire, quand son père lui offrit un pendentif en forme de cœur qui avait appartenu à sa mère.

Rose saigna du nez quand elle reçut un prix en poésie. Sur l'estrade, le sang coula à grosses gouttes quand elle déclama son poème. Je me rappelle encore ces quelques vers :

*« Dans la noblesse d'un jour tendre, la lame a traversé l'écorce.
Et jamais rien n'aurait pu empêcher la mer de perdre ses forces.
La sève s'est répandue sans attendre jusqu'aux pieds des vivants.
Les marécages ensorcelés furent tout rouges au soleil couchant. »*

Rose saigna du nez quand elle se leva un matin et vit qu'un manteau neigeux avait recouvert le jardin. Elle ne résista pas à l'envie de courir dans la neige. On